

Randonnée du 4 juin 2023

Antony-Chatenay-Malabry-Sceaux

Nous étions cinq (Janine, Christine, Christiane Tu, Paul et Thierry) guidés par Janine et Paul

Antony



Lexington à 6731 kms, ça fait combien de jours de randonnée ?



L'histoire de cet édifice, le plus ancien de la commune, renvoie au passé rural d'Antony. Une chapelle existe là dès 829, sur un domaine appartenant à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. La construction préromane, dédiée à saint Saturnin avant le milieu du XIe siècle, est agrandie et embellie au fur et à mesure de la croissance de la paroisse.

Au XIIe siècle, période de stabilité et de prospérité en Île-de-France, on bâtit le chœur encore visible aujourd'hui, ainsi que le clocher. Bientôt, les bénédictins confient la direction spirituelle de leur chapelle à un curé de paroisse.

L'édifice, endommagé pendant la guerre de Cent Ans, fait l'objet d'importants travaux à la fin du XVe et au XVIe siècle (nef et bas-côtés de style flamboyant, grand portail), puis à l'époque de la Contre-réforme (sacristie, mobilier liturgique).

Abîmée pendant la Révolution, l'église est remaniée entre le milieu du XIXe siècle et les années 1930 (décor néogothique de la façade, tribune, pavage, chaire, vitraux, peintures). Elle se distingue aujourd'hui par sa qualité architecturale et la variété de son mobilier.





CAFÉ BAR

CHOCOLAT

CAFÉ AU LAIT

GROC

TELEPHONE

CAFÉ

APERITIFS

DE

MARQUES

TELEPHONE





La Bièvre en amont de la bombe du moulin photographique, début du 19^e siècle. Ciel. Ateliers-musée du pays d'Antony.

Ville d'
ANTONY

Moulin de la seigneurie d'Antony

Avant la Révolution, le cours de la Bièvre est bordé de plusieurs dizaines de moulins. Ceux-ci constituent des équipements collectifs de la seigneurie, où les habitants viennent faire moudre leur grain contre paiement de redevances.

Avec l'âge industriel, la force hydraulique, devenue insuffisante, est doublée en 1870 par une machine à vapeur qui actionne une roue métallique. C'est l'explosion de cette machine qui détruit en 1886 le moulin et l'habitation du meunier.

Le moulin de la seigneurie d'Antony est situé au bord d'une très ancienne voie qui franchit la Bièvre au pont aux Ânes. Il est mentionné dès 1248 dans la charte d'affranchissement des habitants d'Antony par Thomas de Mauléon, abbé de Saint-Germain-des-Près.



Après une longue période d'abandon, le moulin est acquis et restauré par la municipalité en 1988.

Le moulin vu de l'arrière photographique, début du 19^e siècle. Ciel. Ateliers-musée du pays d'Antony.

Sous l'Ancien Régime, les bâtiments loués par le meunier comprennent son atelier, mais aussi son logement, un cellier, une grange et quelques terres. Le moulin est équipé d'une roue en bois entraînée par le poids de l'eau qui tombe dans les godets dont elle est munie.



Palais des comtes de la propriété
décorée au 18^e siècle
photographie 1987 (38)

Ville d'
ANTONY

Propriété Molé

Dès le début du XVII^e siècle s'élève ici un important corps de logis entouré de bâtiments d'exploitation et de terres agricoles. Cet ensemble appartient successivement à plusieurs familles de la bourgeoisie parisienne.

Le vaste parc de la propriété, qui s'étendait entre la rue des Sources, la Bièvre et la rue Roger-Salengro, est loti dans les années 1950.



Augustin LEBLANC, François Molé, lithographie, vers 1830.
Arch. comm. Antony.

C'est en 1769 que la propriété parvient entre les mains de François Molé (1734-1802). Sociétaire de la Comédie-Française pendant quarante ans, il y crée cent vingt-six rôles et rencontre auprès du public un considérable succès. C'est à l'extrémité de sa propriété, au bord de la Bièvre, qu'il se fait enterrer, auprès du lieu dit « Le Paradis ». De cette époque ne subsistent que le portail en demi-lune et des communs dont les façades sont décorées de têtes d'ânes et de bœufs sculptées.

La maison de maître est reconstruite vers 1868 par Joseph Didier, médecin-dentiste parisien qui connaît son heure de gloire au milieu du XIX^e siècle grâce aux prothèses dentaires qu'il met au point.





ANTONY

Propriété de Juyé

Les plus anciens bâtiments subsistants de cette propriété remonteraient, en dépit de multiples remaniements, au XVII^e siècle.

Les bâtiments, endommagés par les bombardements de 1944, obtiennent un établissement d'enseignement privé à partir des années 1950.



C'est en 1958 que 480 logements collectifs sont construits dans le parc. En 1985, la propriété devient la résidence du Moulin de la Bièvre.

Il existait autrefois deux ensembles distincts : d'une part, la ferme des Marais, dotée de vastes prairies et terres cultivées ; d'autre part, un manoir possédé depuis la Renaissance par les Neuville de Villeroy, puis par la famille de Sève. C'est Isaac de Juyé, sieur de Morica, et sa fille Geneviève, comtesse de Poilley, qui réunissent les deux propriétés en 1660.

Le domaine, qui compte environ douze hectares à la veille de la Révolution, change de mains une dizaine de fois jusqu'aux années 1920. Le parc, traversé par la Bièvre, aurait été aménagé à l'anglaise par Félix Michalon dans les années 1830. En 1927, la propriété est transformée en centre d'accueil pour les enfants de santé fragile.

MAIRIE D'ANTONY



Le pavillon de pastiches de la propriété de Castries.
Photographie, début du XIX^e siècle.
Arch. com. Antony.



Propriété de Castries

Les constructions contiguës des 4 et 12, rue Prosper-Legouté appartenaient autrefois à une même propriété. Un premier corps de logis y est bâti vers 1690.

La Ville acquiert le château en 1938 pour y aménager des équipements sociaux et sportifs. Le parc prend le nom de Georges Heller, conseiller municipal mort en déportation. Après avoir abrité le conservatoire de musique (1978-1996), le château Sarran accueille depuis 2010 des activités culturelles.



Joseph Boffa. Le marquis de Castries, gravure, s. 1840. Coll. part.

Lorsqu'il est acquis en 1772 par Charles de La Croix, marquis de Castries, militaire glorieux et ministre de la Marine sous Louis XVI, le domaine comprend un imposant château accompagné d'un pavillon de plaisance.

La propriété passe à Ferdinand de Rohan, prince-archevêque de Cambrai, en 1782. Son possesseur ayant émigré, elle est vraisemblablement vendue comme bien national, puis presque entièrement démolie au début du XIX^e siècle.

Vers 1895, Benoît Aguilhon de Sarran, médecin réputé, fait édifier l'actuelle bâtisse, compacte et symétrique. La propriété voisine conserve, elle, un cachet ancien qui séduisit le peintre Robert Wehrin.















POSTES

Faut que ça brille

1900

La Ville mettait à la disposition des habitants des lavoirs pour effectuer leurs « grandes lessives ». Après la première guerre mondiale, on en comptait trois : les lavoirs du Moulin, du ru des Moteaux et de la Grande Pierre. Les lavandières y lavaient leur linge à l'aide de boîtes à laver, battoirs, brossees et savons.

Ces tâches ménagères ont contribué à la détérioration de la Bièvre, tout comme les blanchisseries, tanneries et teintureries installées sur ses rives en aval à Paris. Cette pollution et l'odeur gênante par ces industries ont entraîné la canalisation de la rivière.



ENSEMBLE
IMAGINONS
Heijer



75



ET HOMME CELZÉ
MEMBRE DE L'INSTITUT
DES PLUS GRANDS TALENTS

ET ÉLÈVE AU
L'INSTITUT
DES PLUS GRANDS TALENTS













Pollen à foison







Chatenay-Malabry



5

Chatenay-Malabry

La cité-jardin de la Butte-Rouge

Construite entre 1931 et 1940 par les architectes Joseph Bassompierre, De Rutte et André Adloff, elle est agrandie de 1948 à 1965 par des immeubles collectifs.



Les corbeaux sont faux



Après une première étude laissée sans suite en 1922, le projet est réactivé par l'OPHBM de la Seine grâce au plan Loucheur en 1928. Densifié, ce projet reprend cependant les grandes lignes du précédent et est engagé en 1931.

Les talwegs présents sur ce site accidenté imposent une composition en triangle dont les architectes tirent parti pour implanter des immeubles collectifs de deux et trois niveaux autour de deux places, dominés par une tour de 11 étages. Une seconde tranche permet de renouer avec les logements individuels prévus en 1920, implantés sur la corniche, en contrebas du square des Américains, d'où part une allée piétonne irriguant la cité. Celle-ci est une des contributions majeures d'André Rioussé, paysagiste qui intègre au mieux la végétation existante, souligne la composition urbaine et l'âme de pièces d'eau, murets, treillages et escaliers. Bassompierre, de Rutté et Sirvin se sont, eux, convertis à une modernité tempérée, unifiée par le rose des enduits. Ils soignent particulièrement la composition, les vues et perspectives. L'ensemble s'étend sur 75 ha et compte 3741 logements dont 32 individuels. Elle comporte également de nombreuses infrastructures: piscine, écoles, bibliothèque, mairie annexe...

Reconnue pour ses qualités urbaines, paysagères et architecturales, elle a été labellisée "Patrimoine du XXe siècle" en 2008. Propriété de Val-de-Bievre Habitat depuis le 1er janvier 2019, elle est aujourd'hui menacée par un projet de démolition-reconstruction pour 15 de ces immeubles.







La Vallée-aux-Loups

La grille Colbert

La grille Colbert est une des anciennes entrées du domaine de la Vallée-aux-Loups. Son nom rappelle que le domaine appartenait au XVII^e siècle à l'un des principaux ministres de Louis XIV.

C'est par là qu'arrivèrent François René et Céleste de Chateaubriand, un soir de novembre 1807, pour découvrir l'avancement des travaux dans leur nouvelle demeure. Leur arrivée chaotique est racontée par Madame de Chateaubriand dans ses *Cahiers* :

« Nous entrâmes par une grille, qui se trouve au bas du jardin et qui n'est pas l'entrée ordinaire ; la terre des allées, fraîchement remuée et démolie par la pluie, empêchait les chevaux d'avancer et, par un effort qu'ils firent pour dégager les roues des ornières, la voiture versa. Nous ne nous fîmes aucun mal, mais Homère que je tenais dans mes bras passa par la portière et se cassa le cou, victime immolée au ressentiment de Bonaparte. »

• L'entrée actuelle de la Vallée-aux-Loups se trouve au 87 rue de Chateaubriand.

Le parc est gratuit et ouvert tous les jours.

Consultez les horaires sur notre site internet :

vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr ou en flashant le QR-code



01 55 52 13 00
vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr







Maison de Chateaubriand

À la Vallée-aux-Loups



Après le succès d'Atala (1801), Chateaubriand écrit à Germaine de Staël qu'il cherche une maison à la campagne, au milieu des arbres, pour s'isoler du monde : c'est ce qu'il trouve en 1807 à la Vallée-aux-Loups. La propriété consiste en une modeste maison (la partie centrale du bâtiment actuel) et un parc de sept hectares. D'après Céleste de Chateaubriand, le domaine est dans un tel état de délabrement que d'importants travaux sont nécessaires pour le rendre habitable :

« Cette maison, que nous achetâmes 24.000 francs, ne donne la mesure de sa beauté, est située à Aulnay, près de Soesou et de Châtenay. C'était, quand nous en fîmes l'acquisition, une espèce de grange sans cour avec un verger planté de mauvais pommiers, avec un taillis et quelques mauvais arbres, un seul acacia excepté qui était fort beau ; mais ce verger, rempli de mouvements de terrain et environné (ainsi que la maison) de coteaux plantés, était susceptible de devenir un fort joli jardin. » (Céleste de Chateaubriand, *Cahier rouge*).

La maîtresse de maison



Céleste Buisson de la Vigne, née à Lorient le 6 février 1774, appartient à une famille d'armateurs de Saint-Malo. Elle épouse Chateaubriand en 1792 ; c'est un mariage arrangé par la mère et les sœurs de l'écrivain. Leur vie commune est de courte durée, puisque Chateaubriand s'engage dans l'armée royaliste puis s'exile pendant sept ans en Angleterre. Au moment de partir pour l'Orient, en 1806, il confie à son ami Fontanes : « La crainte de me réunir à ma femme, m'a jeté une seconde fois hors de ma patrie. »

Pourtant, malgré un mariage sans amour, Chateaubriand dresse un portrait flatteur de son épouse, pour laquelle il éprouve une réelle estime : « D'un esprit original et cultivé, écrivant de la manière la plus

piquante, racontant à merveille, madame de Chateaubriand m'admire sans avoir jamais lu deux lignes de mes ouvrages ; elle craindrait d'y rencontrer des idées qui ne sont pas les siennes, ou de découvrir qu'on n'a pas assez d'enthousiasme pour ce que je veux. » (Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre IX, chapitre 1).

Les amis



Chateaubriand et son épouse reçoivent souvent à la Vallée-aux-Loups. « Le matin, M. de Chateaubriand travaillait ; moi je recevais tous les amis de Paris qui venaient nous faire de fréquentes visites ; il était rare que nous n'eussions personne à dîner. La distance était trop petite pour qu'on ne vint pas nous voir souvent et trop grande pour qu'on ne passât pas au moins la journée. » (Céleste de Chateaubriand, *Cahier rouge*).

Le 4 octobre notamment est une journée faste : on célèbre la Saint-François, fête patronale de l'écrivain et jour anniversaire de son entrée à Jérusalem en 1806. C'est l'occasion de réunir les amis intimes : hommes de lettres tels que Joseph Joubert et Louis de Fontanes, ou hommes politiques comme Étienne Denis Pasquier et Jean-Claude Clausel de Coussergues. Au cours de ces dîners informels, chacun s'attribue des surnoms reflétant son caractère : Fontanes est le Sanglier, Joubert et sa femme le Cerf et le Loup, Chateaubriand et son épouse le Chat et la Chatte.

Les repas sont préparés par le cuisinier Mesnil qui, selon Madame de Chateaubriand, avait un fort penchant pour la boisson. « Cet état d'ivresse, ou il était habituellement, ne l'empêchait pas de faire merveilleusement la cuisine, et au contraire si, à force de réprimandes et de menaces, on parvenait à l'empêcher de boire un jour, il ne savait plus ce qu'il faisait : un de ces jours néfastes par exemple, il nous mit au lieu de bouff un pain de sucre dans la soupe. » (Céleste de Chateaubriand, *Cahier rouge*).



Le portrait de Chateaubriand par Girodet

Fidèle à sa volonté de poursuivre l'enrichissement des collections du Musée, le Département des Hauts-de-Seine a fait l'acquisition en 2015 d'un tableau inédit de Girodet.

Cette petite huile sur toile exécutée en 1808 est l'étude préparatoire du portrait de Chateaubriand dont l'original est exposé au musée de Saint-Malo. Cet avant-projet très abouti fut soumis à l'assentiment de l'écrivain avant la réalisation de l'œuvre définitive.

Le portrait, achevé en 1809, est présenté au Salon de peinture à Paris en 1810 sous le titre *Portrait d'un homme méditant sur les ruines de Rome*. L'identité du modèle n'est pas dévoilée par crainte de la réaction de l'Empereur que Chateaubriand avait défié en 1807. Suite à la publication dans le *Mercur de France* de sa célèbre diatribe contre Napoléon, l'écrivain, contraint de fuir Paris, s'était réfugié à la Vallée-aux-Loups.

Chateaubriand retrace dans *Les Mémoires d'Outre-tombe* les conditions de l'accruchage du tableau :

M. Delessart reçut le chef-d'œuvre pour le salon ; en noble courtisan, il le mit prudemment à l'écart. Quand Bonaparte passa sa revue de la galerie, après avoir regardé les tableaux, il dit : « Où est le portrait de Chateaubriand ? » Il savait qu'il devait y être : on fut obligé de tirer le prosaïque de sa cachette. Bonaparte, dont la bouffée généreuse était eshalée, dit, en regardant le portrait : « Il a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée.

L'atmosphère ténébreuse qui baigne la composition s'apparente à l'âme tourmentée du modèle qui commente : « Il me fit noir comme j'étais alors ». Chateaubriand prendra possession de son portrait en 1813 et le fera placer dans la chambre de son épouse, à la Vallée-aux-Loups. Girodet le représente debout, de trois-quarts devant un paysage romain, dans une attitude de contrapposto rappelant les codes de la statuaire antique. À l'arrière-plan, on aperçoit les ruines de Rome que domine le Colisée.

Girodet s'est détourné de la tradition du portrait d'Ancien régime, où les accessoires participaient à l'identification du modèle. Chateaubriand abîmé dans une rêverie intérieure que traduit l'intensité de son regard, médite sur la chute des empires. En cherchant à traduire l'état de l'âme de son modèle, Girodet inaugure un nouveau genre pictural ; celui du portrait romantique.

La postérité a retenu ce portrait comme la référence iconographique pour illustrer les œuvres de Chateaubriand, jusqu'à en faire une icône du Romantisme.

Anna-Louis GIRODET (29 janvier 1767 - 9 décembre 1824)

Modèle du portrait de François-René de Chateaubriand

Vers 1809

Peinture à l'huile sur toile ; H. : 40,5 ; L. : 32,4 cm

Château-Mahéty, Musée de Chateaubriand, 2015.11





de Tées
Cetui-ci
Vallée-a
nombreu
leur asso
que certa
ouvrages
paysages o

L'exposition
rencontre en
jardinier - de
des occupan
l'univers herbi
« promenade »
et dans les saill





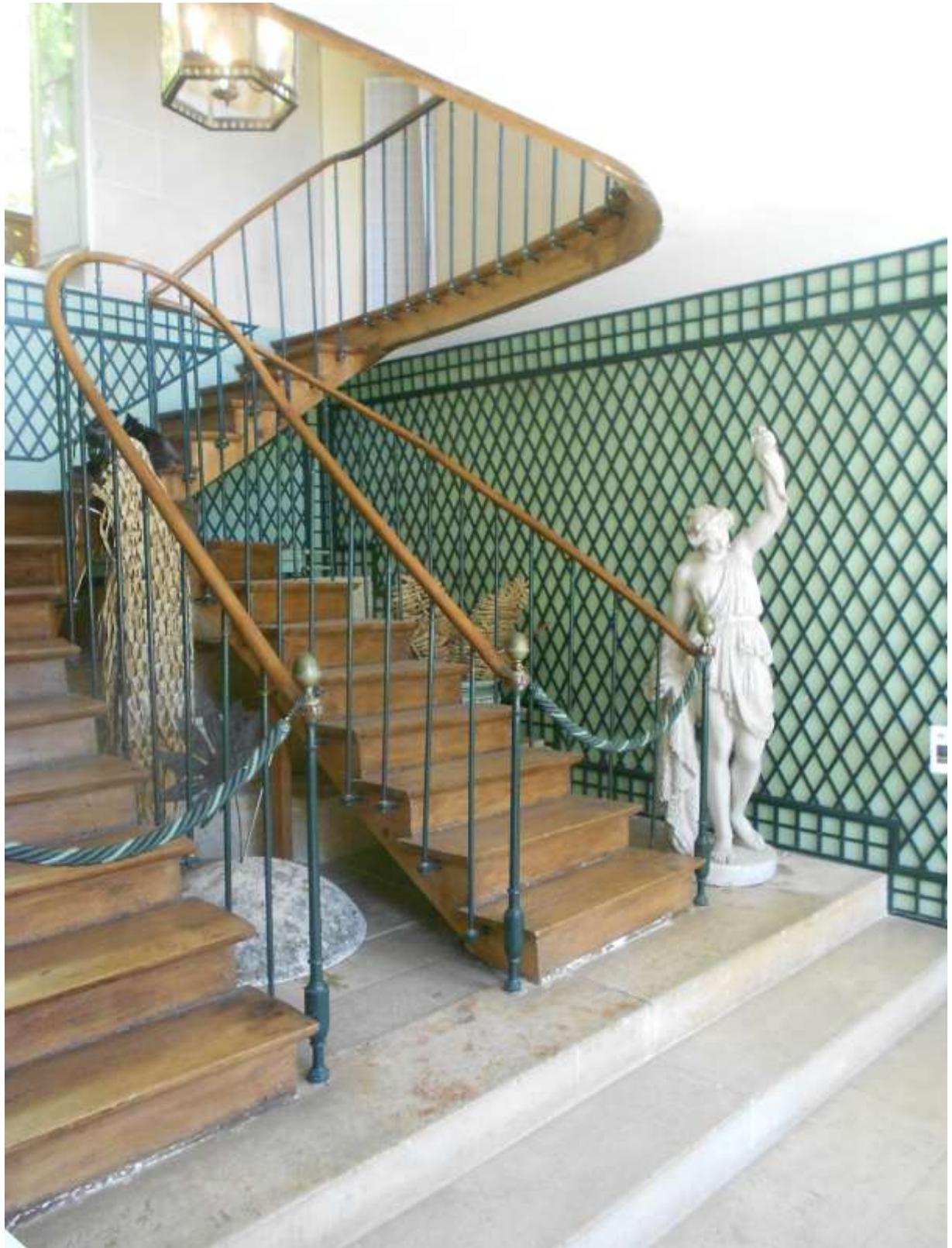
Escalier

Cette pièce, entrée de la maison du temps de Chateaubriand, abrite un escalier imposant et atypique. Installé par l'écrivain, il pourrait provenir d'un navire anglais démâté à Saint-Malo. On peut y voir à la fois un hommage à sa Bretagne natale, un témoignage de sa fascination pour la mer, mais aussi de son goût marqué pour les voyages.

Les degrés de pierre soutenant l'escalier sont destinés, comme au temps de l'écrivain, à recevoir des fleurs et des plantes. Ils ont été conçus pour prolonger le jardin à l'intérieur. Le vestibule offre en effet une vue dégagée sur le parc, qu'il a dessiné et planté lui-même. Composé de souvenirs de voyages et d'évocation de ses œuvres littéraires, il constitue le reflet de son paysage intérieur.

Depuis l'extérieur, on peut admirer la façade de la maison que Chateaubriand agrémenta d'un portique néoclassique, également souvenir de ses voyages : « Je fis quelques additions à la chaumière ; j'embellis sa muraille de briques d'un portique soutenu par deux colonnes de marbre noir et deux cariatides de femmes de marbre blanc : je me souvenais d'avoir passé à Athènes. »





Ayant voyagé en Amérique en 1791, Chateaubriand fait le récit, dans le *Génie du Christianisme*, de sa vision d'un lever de lune à proximité des chutes du Niagara :

« L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel [...] dans ces régions sauvages l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. »

Sous les mains de Marie Denis, la cataracte devient chevelure de sirène s'écoulant au-dessus d'une lune de béton, enlacée par les branches de l'escalier marin de Chateaubriand.

L'Aralia, l'aiguille, la vasque lunaire composent un Ikebana épuré, un rébus dans lequel le désir de fixer le vivant ne parvient pas à masquer l'impermanence.

Si l'écrivain convoque la luxuriante Amérique, Marie Denis lui préfère le calme méditatif du Japon.



Statue en marbre de 179
représentant un jeune homme de 179
l'œuvre est de la main de Jean de
Léonard de Vinci de 1799

L'œuvre est en marbre de 179
représentant un jeune homme de 179
l'œuvre est de la main de Jean de
Léonard de Vinci de 1799

Mais dans le catalogue
de cette œuvre
il est dit qu'elle est
l'œuvre de Jean de
Léonard de Vinci



La mort du duc d'Enghien

En 1804, Bonaparte, alors Premier Consul, fait arrêter et exécuter, après une parodie de procès, le duc d'Enghien (Louis-Antoine de Bourbon-Condé, 1772-1804), qu'il soupçonne de participer à un complot visant à remettre un prince du sang sur le trône. Chateaubriand, qui s'était rallié au Consulat, est révolté par cette exécution. Il se retire de la carrière diplomatique et, entre dans une opposition à l'Empereur qui trouve sa pleine expression dans le violent pamphlet de 1814, *De Buonaparte et des Bourbons*.



Hortense Allart et l'ambassadeur

Ambassadeur à deux reprises sous le règne de Louis XVIII et ministre des Affaires étrangères (1823-1824), Chateaubriand est nommé, en 1828, ambassadeur à Rome par Charles X. Il y rencontre Hortense Allart (1801-1879), une jeune femme de lettres plutôt libérale. Elle a laissé un témoignage précieux des rencontres avec son amant dans un ouvrage publié en 1872, *Les Enchantements de Prudence*. François René et Hortense restent amis jusqu'à la mort de l'écrivain.



Le dernier combat politique de Chateaubriand

Marie-Caroline de Bourbon-Sicile (1798-1870) épouse en 1816 le duc de Berry, second fils du futur Charles X. Leur fils Henri naît le 29 septembre 1820, sept mois après l'assassinat de son père. Surnommé « l'enfant du miracle », il est l'héritier qu'attendaient les Bourbons. La duchesse de Berry, princesse fantasque et romanesque, d'abord très populaire, tente en 1832 un coup d'État contre Louis-Philippe.



Arrêtée, enfermée à la forteresse de Blaye, elle y accouche peu après, à la stupeur générale, d'un autre enfant, ce qui la déconsidère aux yeux du monde, comme à ceux de sa propre famille. Chateaubriand vient à son secours en publiant en 1832 un *Mémoire sur la copéivité de Madame la duchesse de Berry*, qui lui vaut un court emprisonnement, un surcroît de popularité et un acquittement retentissant. Une des phrases de sa brochure : « Madame ! (...) Votre fils est mon Roi ! » devient le cri de ralliement des légitimistes sous la monarchie de Juillet.

En 1833, Chateaubriand fait plusieurs voyages éprouvants auprès de la famille royale en exil : un à Venise, auprès de la duchesse libérée, et deux à Prague, auprès de Charles X pour plaider la cause de la princesse et obtenir le préceptorat de son fils. L'écrivain échoue dans ses requêtes, rentre à Paris, et s'éloigne progressivement de la vie politique.



Ce portrait est une copie anonyme partielle, adaptée d'un grand portrait d'apparat peint par Alessandro Dubois Draganes en 1827 et conservé au musée de Picardie à Amiens. Dans cette pièce, les sièges et l'ensemble en spolia auraient appartenu à la duchesse de Berry.

Un puissant allié de Chateaubriand dans la presse

Défenseur des libertés, Chateaubriand a toujours été attaché à préserver celle de la presse. Dès 1814, l'écrivain est soutenu par le *Journal des débats*, dont le propriétaire est son ami Louis-François Bertin dit Bertin l'aîné (1766-1841). En 1824, après le renvoi de Chateaubriand du ministère des Affaires étrangères, le *Journal des débats* offre à l'écrivain une tribune pour exprimer sa vive opposition au président du conseil Joseph Villèle. Après 1830, Bertin et Chateaubriand demeurent amis malgré le ralliement du *Journal des débats* à la monarchie de Juillet.



Ce portrait de Louis-François Bertin l'aîné a été peint par Jean-Louis Lameuville en 1796-1797.



Juliette Récamier

Juliette Récamier, née Jeanne-Françoise Julie Adélaïde Bernard, le 3 décembre 1777 à Lyon, épouse à quinze ans, en 1793, un banquier fortuné ami de ses parents, Jacques-Rose Récamier, de vingt-sept ans son aîné. Sa vie mondaine débute à l'avènement du Consulat : son salon est le rendez-vous des parvenus du nouveau régime aussi bien que des nostalgiques de l'ancien, avant de glisser peu à peu sur la voie de l'opposition radicale, ce qui lui vaut d'être fermée par Bonaparte en 1803.

Juliette Récamier a passé en 1800 sur cette méridienne, ou lit de repos à l'antique, attribuée à l'ébéniste Georges Jacob, dans l'atelier du peintre Jacques-Louis David, pour son célèbre portrait dont est présentée ici une copie.

Étienne-Jean Delécluze, l'un des élèves de David, rappella dans ses Souvenirs la présence de cette méridienne dans le mobilier de l'atelier du peintre.



Lit de repos, dit méridienne
Attribué à Georges Jacob (1739-1814)
Aujourd'hui, dernier tiers du XVIII^e siècle

Velléda, héroïne des Martyrs

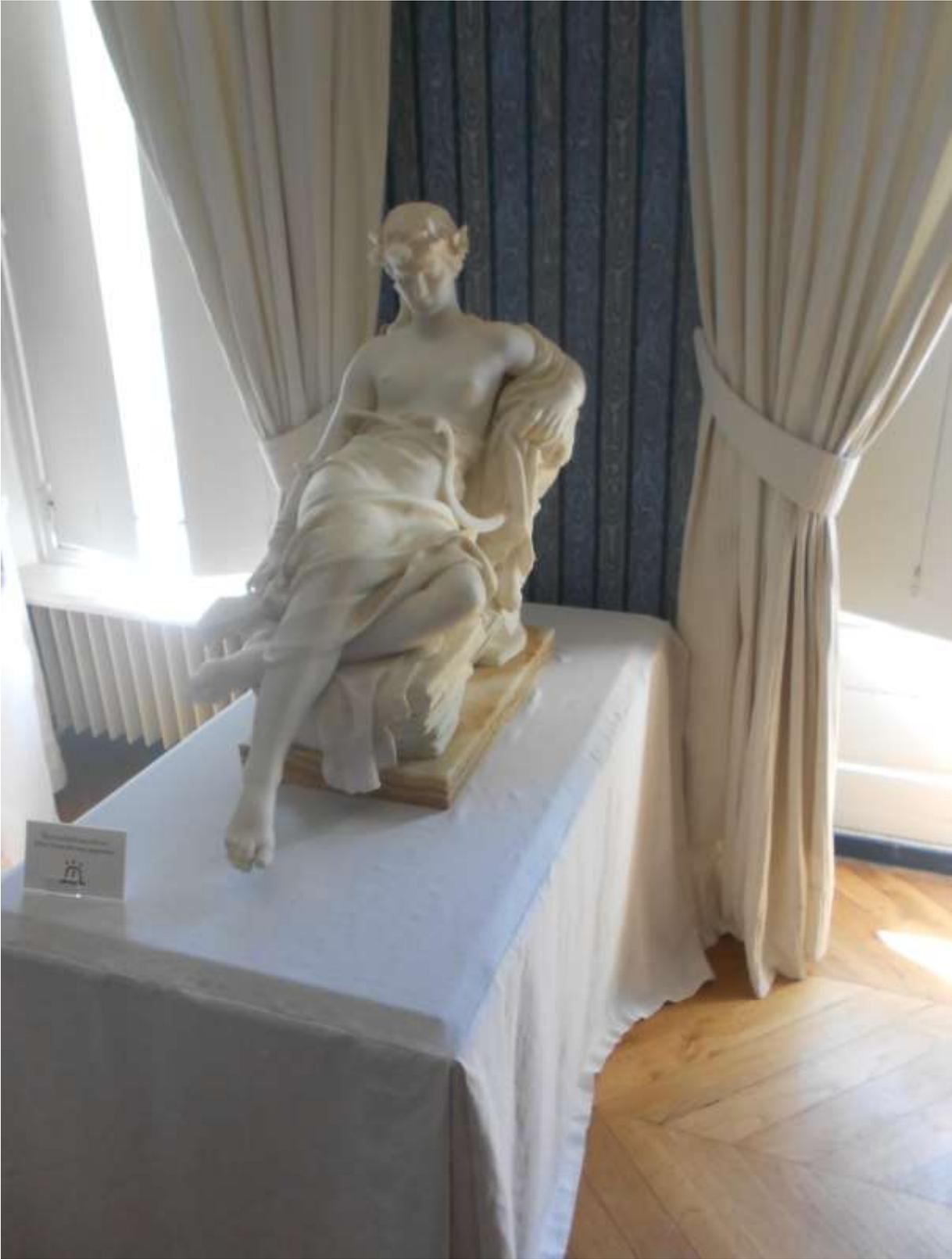
Elle peste tout près de moi sans me voir. Sa taille était haute ; une tunique noire, courte et sans manche, servait à peine de voile à sa nudité. Elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'aron, et elle était couronnée d'une branche de chêne. Le blancheur de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blanchis qui restaient épars amonçaient la fièvre des Gaulois, et contractaient par leur douleur avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantait d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissait et s'élevait comme l'écume des flots. » (Les Martyrs)

Personnage mentionné par Tacite au I^{er} siècle, la Gauloise Velléda a été introduite par Chateaubriand dans son épopée des Martyrs (1809), achevée à la Vallée-aux-Loups. Amoureuse du général romain Eudore, la jeune femme se suicide après avoir rompu ses vœux sacrés de prêtresse. L'écrivain prête à l'héroïne des traits de sa maîtresse, Natalie de Noailles, rencontrée en 1805.

Le sculpteur Laurent-Honoré Marqueste, alors pensionnaire à la Villa Médicis à Rome, envoie au Salon de 1877 une Velléda dont le succès est tel que l'État lui commande une version en marbre, conservée au musée des Augustins à Toulouse. L'artiste réalise en 1889 une réplique réduite, entrée dans les collections de la maison de Chateaubriand en 2019.



Velléda
Laurent-Honoré Marqueste (1848-1900)
Marbre, 1889

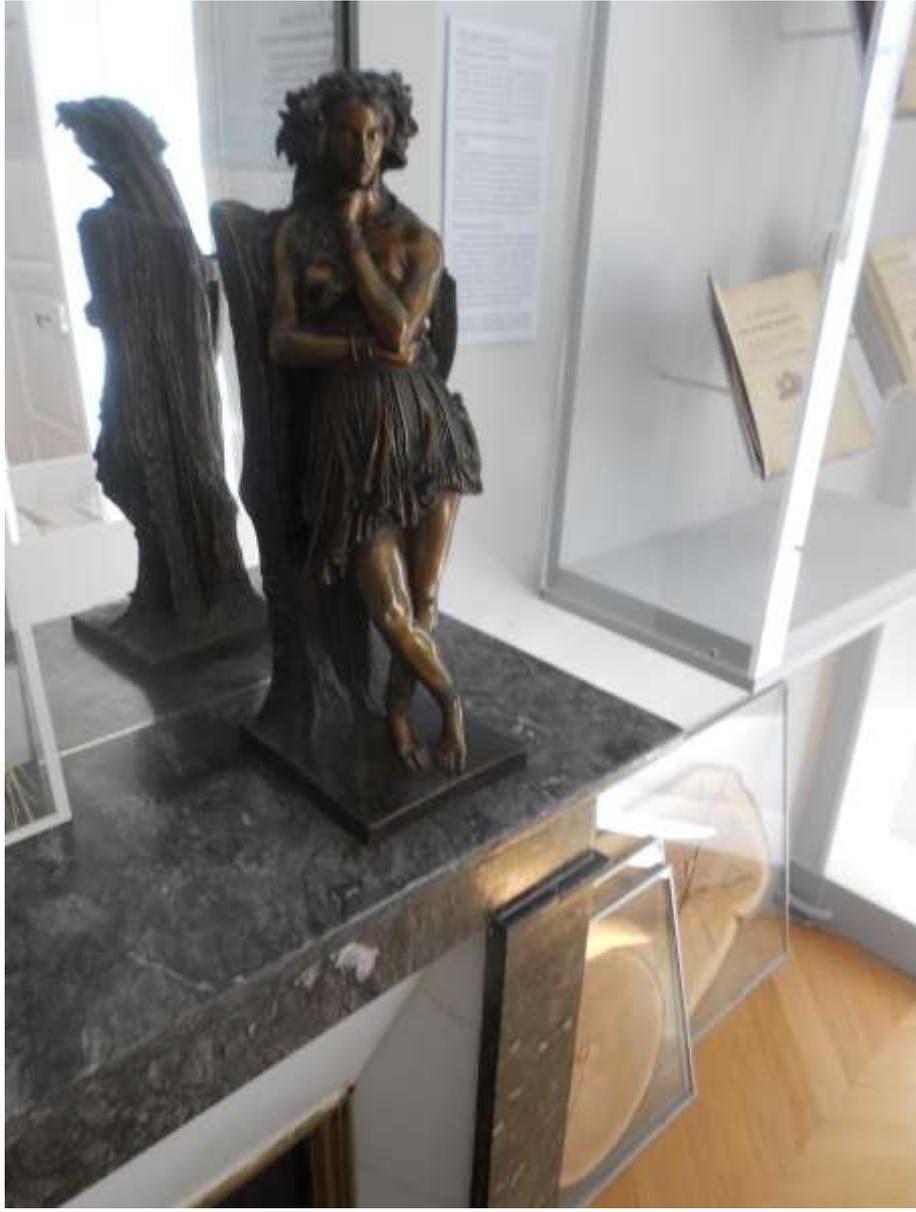




Velléda ou Véléda est une vierge prophétesse celte ou germanique (*völva*) du temps de Vespasien. Véléda veut dire « voyante » en gaulois.

Chateaubriand, notamment, s'inspire du personnage pour créer son héroïne des *Martyrs* Velléda, druidesse vierge de l'île de Sein, véritable symbole de la femme gauloise.





Chambre de l'écrivain

Antoine Châteaubriant de Lamoignon, cette pièce, à la mansarde plus élevée, qui reprend les caractéristiques des maisons nobles pendant les années passées à la Vallée-sur-Loire, de 1827 à 1837.

Le Châteaubriant écrit son œuvre en prose (Le Martyr, en 1824) et voyage (L'émigré de Paris à Bruxelles) ainsi que deux romans, qu'il ne publie que lors des années plus tard : *Le capitaine de l'Inde* (1834) et son ouvrage historique (*Histoire*).

Il succède de fait aux frères Lamartine et les démontre de son art qui démontre les dimensions d'un monde.

En 1834, à la chute de Napoléon, il fait son œuvre romanesque dans le style public avec *Le Capitaine de l'Inde* des Français et multiple autres de romans et brochures.







Chambre Récamier

En 1816, Chateaubriand, radié de la liste des ministres d'État, fait face à de grandes difficultés financières. Il se voit obligé de vendre sa bibliothèque, en cherchant à éviter d'avoir à se séparer de l'ensemble de sa propriété. Il doit néanmoins quitter les lieux en 1817 et met la maison en location : c'est Juliette Récamier (1777-1849), dont il est très proche, qui devient locataire. Lorsqu'il est contraint de vendre la Vallée-aux-Loups, ne pouvant l'acheter elle-même, Juliette Récamier suggère à son admirateur, Mathieu de Montmorency (1766-1826) de l'acquérir. Celui-ci met l'ancienne maison de l'écrivain à la disposition de Juliette, qui y fait des séjours réguliers de 1818 à 1826.

Cette pièce est la chambre que Juliette Récamier occupait lors de ses venues. C'était, lorsque Chateaubriand vivait ici, la chambre de sa femme, Cèleste de Chateaubriand...



CHAMBRE DE JULIETTE RÉCAMIER



Maîtresse de Chateaubriand à partir de 1817, Juliette Récamier le soutient dans sa carrière d'écrivain et d'homme politique. De 1818 à 1826, elle est l'hôte régulière de Mathieu de Montmorency à la Vallée-aux-Loups, après lui avoir fait acheter la propriété de l'écrivain.

Elle-même s'installe à l'Abbaye-aux-Bois en 1829. Elle y tient dix ans durant un salon où se rencontrent « toutes les opinions réunies sous une même bannière » : écrivains, hommes politiques, artistes, scientifiques, etc. Lors de ces assemblées, Chateaubriand propose des lectures de ses œuvres.

C'est à cette époque que se développe une passion tumultueuse avec Chateaubriand, qui se transformera au fil des années en amitié solide.



Cette pièce est une évocation de la chambre de Juliette Récamier à l'Abbaye-aux-Bois, d'après une œuvre de François-Louis Dejuime, peinte en 1826 et conservée au Louvre, dont est présentée ici une reproduction gravée.

Au-dessus du lit est exposée une copie partielle du tableau *Caroline au cap Misène que Madame Récamier possédait à l'Abbaye-aux-Bois*. Peint par François Gérard, cette œuvre est un hommage à Germaine de Staël, femme de lettres et grande amie de Juliette Récamier, chez qui se déroula la rencontre décisive avec Chateaubriand.

L'écrivain rend hommage à Juliette dans ses *Mémoires* : « En approchant de ma fin, il me semble que tout ce que j'ai aimé, je l'ai aimé dans Madame Récamier, et qu'elle était la source saine de mes affections. [...] En se promenant au milieu de ces Mémoires, dans les détours de la Basilique que je me hâte d'achever, elle pourra rencontrer la chapelle qu'ici je lui dédie ; il lui plait peut-être de s'y reposer ; j'y ai placé son image. » (*Mémoires d'outre-tombe*, Fragments retranchés : « Madame Récamier », chapitre 23).



La chambre de Mme Récamier à l'Abbaye-aux-Bois
François-Louis Dejuime (1796-1844)
Étampe
1827

Chambre de Chateaubriand

Cette pièce, autrefois le salon de Céleste, accueille aujourd'hui une évocation de la chambre de Chateaubriand pendant la dernière année de sa vie, dans son appartement de la rue du Bac.

Veuf, il souffre de rhumatismes et ne peut presque plus quitter son appartement, où Juliette Récamier, en dépit de sa cécité, vient lui rendre visite jusqu'à ses derniers instants. Chateaubriand meurt le 4 juillet 1848, âgé de presque 80 ans.

Au pied de son lit se trouvait une caisse de bois blanc, qui contenait le manuscrit de ses *Mémoires d'outre-tombe*, dont il aurait voulu qu'ils ne soient publiés que 50 ans après sa mort.





VILLE DE CHÂTENAY-MALABRY

L'Arboretum

Issu d'un territoire fortement marqué par l'agriculture, ce site est dédié à la botanique dès le XVIII^e siècle.

Le Chevalier du Bignon commence à y aménager un jardin à l'anglaise, puis Charles-Louis Cadet de Gassicourt, pharmacien de Napoléon, l'agrémente de végétaux exotiques.

Le Marquis de Châteaugiron tracera plus tard les grandes lignes du parc actuel.

Mais c'est à la fin du XIX^e siècle, avec les pépinières Croux, dont il a formé le cœur historique et la vitrine, que l'Arboretum devient un site emblématique de l'horticulture française.

Gustave Croux et ses descendants y font naître des variétés "horticoles" aujourd'hui répandues dans le monde entier, tel l'hibiscus 'oiseau bleu'.

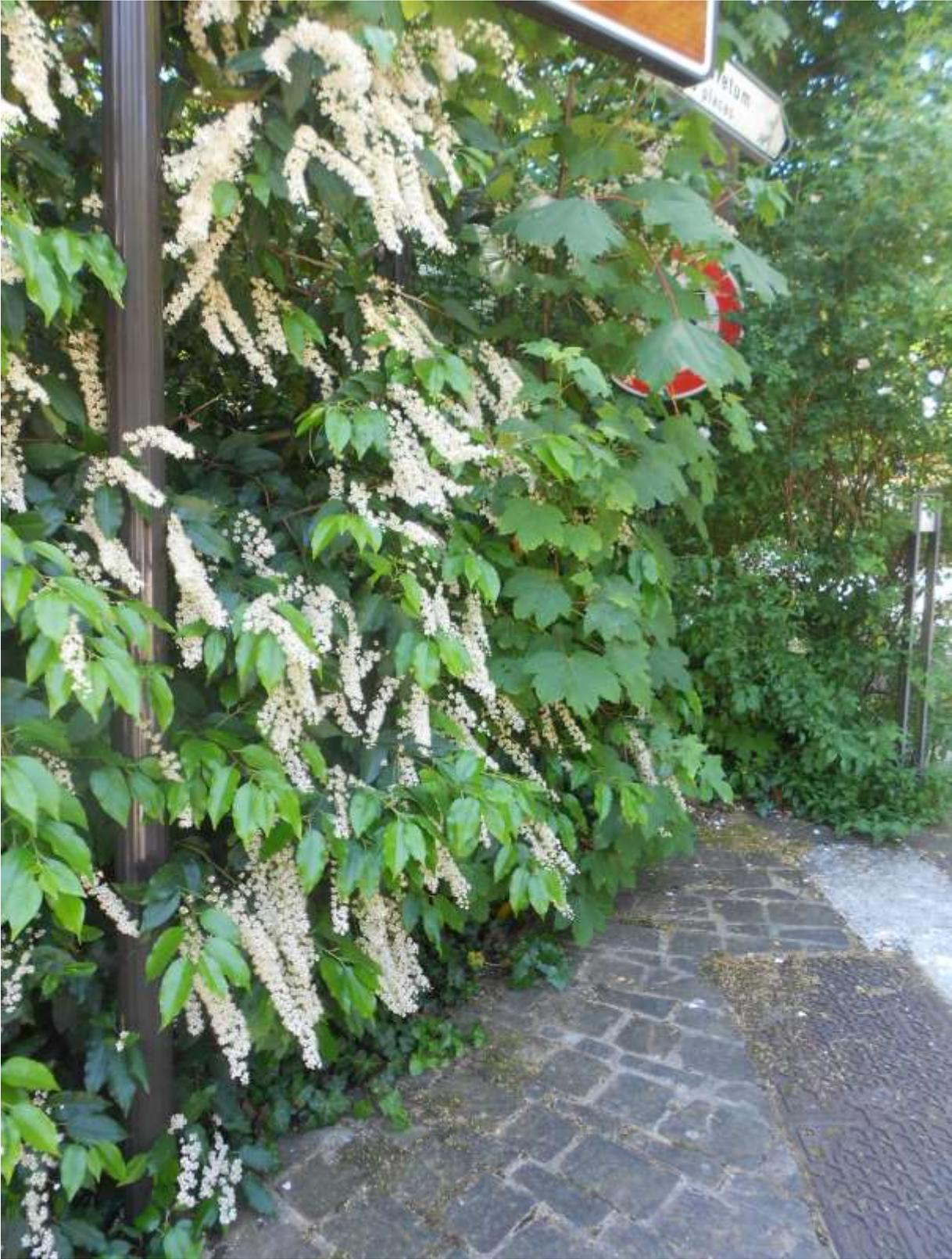
Classé à l'inventaire des sites pittoresques, propriété du Département depuis 1986, l'Arboretum compte plus de 500 espèces d'arbres et d'arbustes, dont le célèbre cèdre bleu pleureur aux 680 m² de ramure, élu arbre national de l'année 2015, et de nombreux spécimens remarquables.



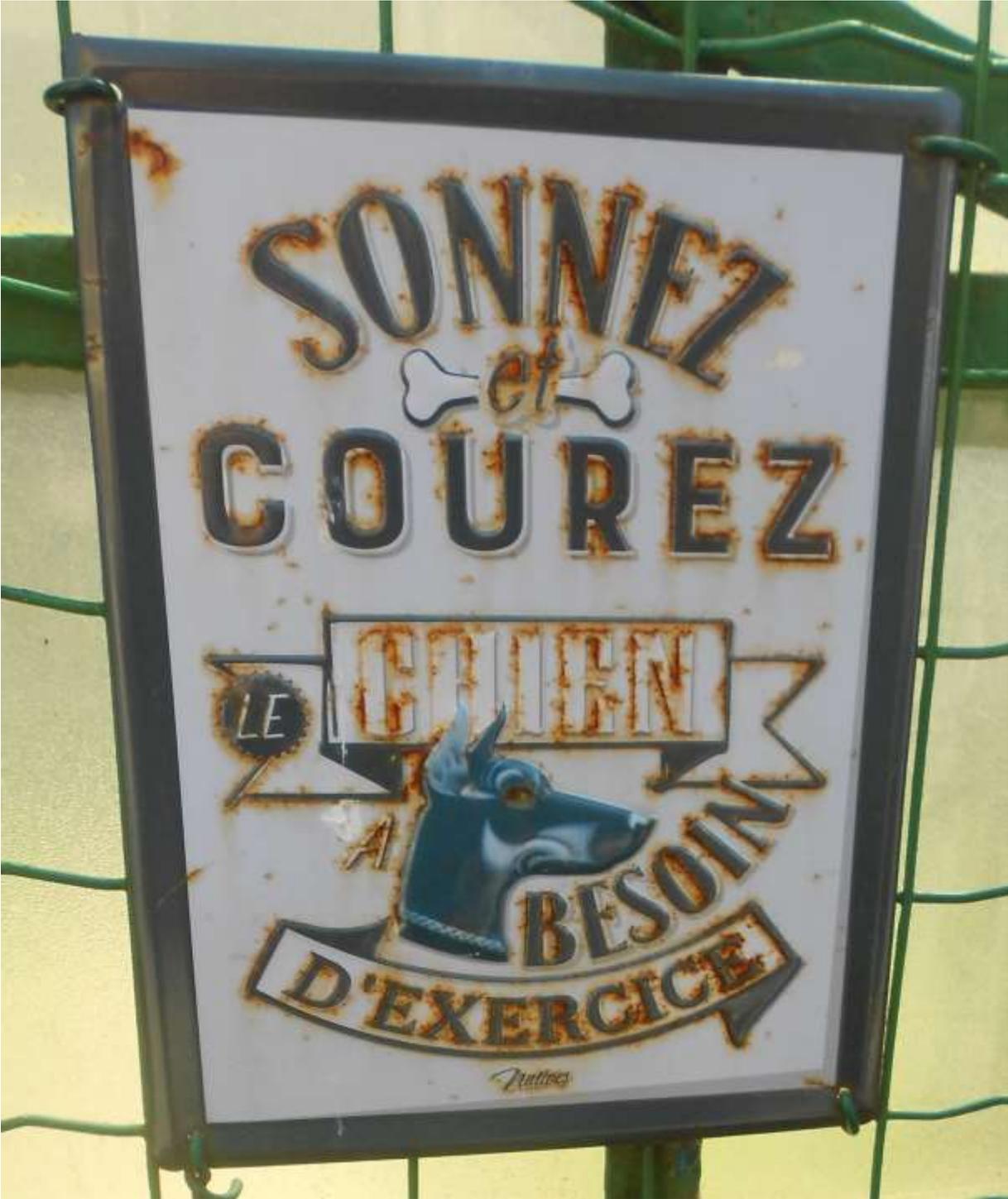












SONNEZ



COURREZ

LE CHIEN



A BESOIN D'EXERCICE

Natives

Sceaux











